

Une lettre d'elle fit le printemps. Posée sur un bureau du service livres, l'enveloppe blanche guettait âme qui vive, dans le silence de la rédaction clairsemée par le télétravail. À l'intérieur, une pleine page rédigée à la pointe d'un Bic bleu, ponctuée par cette signature délicieusement méticuleuse : «GMuller (d'origine hollandaise, 95 ans)». Ciel, un courrier personnel de Gerda Muller ! Est-ce un songe, une hallucination, une réminiscence de jeunesse ? La Gerda de *Marlaguette*, des *Bons Amis*, des *Deux Bossus* 1 et de *Boucle d'or* 2 ? Celle qui vous fit rêver de marcher un jour en tongs à côté d'un vieux loup décharné ? Celle qui vous laissa longtemps croire que les lapins enfilent des mules en poil de lapin quand ils rentrent au terrier le soir ? Mais parfaitement, elle-même, en personne.

Précaution inutile pour rafraîchir votre mémoire, elle décline son identité en lettres scriptes, gracieuses et aérées : Gerda Muller s'annonce «*imagière*», et le mot, si bien trouvé, danse sur le papier. Elle confie se sentir un peu isolée dans sa «*grande Maison*», et précise, avec un astérisque au bas de la feuille, «*de retraite*». Elle ne demande rien, écrit pour dire bonjour et merci. Comment ne pas accourir auprès d'une si grande dame qui vous a tenu compagnie toute l'enfance, sans parler de celle de vos propres enfants ?

Rendez-vous est pris à la Maison des artistes, l'Ehpad de Nogent-sur-Marne dont elle est pensionnaire. Vous voyez la fenêtre avec une mangeoire où viennent picorer les mésanges ? Voilà sa chambre. Une exposition de ses illustrations, organisée au salon du rez-de-chaussée, a trompé quelques semaines son ennui, depuis janvier dernier. C'est là qu'elle reçoit, la barrette du masque pincée à la verticale, très haut sur le nez, comme une libellule qui se serait perchée sur son arête nasale. Ses œuvres ont fini par être décrochées sans que les visiteurs extérieurs aient pu venir, à cause des restrictions sanitaires. Gerda Muller n'en nourrit pas d'amertume. Elle en a vu d'autres. La reconnaissance officielle repassera, à moins qu'elle ne soit déjà là.

L'*imagière* en a fait le plein aux Pays-Bas, à l'âge de 7 ans, acclamée par ses camarades de classe pour les aventures de son petit teckel, qu'elle dessinait en séries au crayon noir. «*Ils m'en réclamaient chaque jour de nouvelles ! Le suc-*

Par Marine Landrot  
Photo Léa Crespi pour Têlêrama

# LA GRANDE DAME DES TOUT-PETITS

À 7 ans, aux Pays-Bas, elle réjouissait sa classe avec ses dessins. Exilée en France, flouée par son éditeur, elle a longtemps tiré le diable par la queue. Gerda Muller, qui se dit «*imagière*», a pourtant accompagné des générations de jeunes lecteurs.





Gerda Muller dans le jardin de la Maison des artistes, à Nogent-sur-Marne, le 7 mai dernier. L'illustratrice a légué ses archives à la BNF.

*cès de mes bandes dessinées me permettait d'avoir un contact avec les autres. J'étais tellement timide et mauvaise élève...»* Et dans la lune, avec ça ! Combien de fois, petite fille, elle a pédalé dans les environs d'Amsterdam, pour revenir à pied chez elle, et se demander le lendemain matin où était passée sa bicyclette... Pas de lecture le soir avant de se coucher, parce que *« cela ne se faisait pas »*, pas de Babar parce que *« ma mère trouvait la mort de la mère trop triste »*, pas de Benjamin Rabier *« et heureusement parce qu'il se moque toujours des gens en difficulté et je n'aime pas cela »*. En revanche, la petite Gerda et ses trois frères et sœur ont feuilleté avec délices les livres de Beatrix Potter, et *« plein d'autres histoires d'oursons anglais »*.

Quand elle repense à cette époque, la même vision lui revient en tête: le jardin sauvage et fantaisiste planté par son père, mort l'année de ses 11 ans, en 1937. Elle s'y enfuyait souvent pour se ressourcer et observer de près la nature, dont ses albums jeunesse tardifs, comme *Mon arbre* et *Ça pousse comment ?*, allaient chanter le réconfort vibrant. *« Je ne suis pas une battante. Dans ma vie, j'ai toujours pratiqué la fuite. Quand une situation ne me convient pas, je me sauve. Mais finalement, la fuite est une forme de combat, non ? »* s'interroge-t-elle aujourd'hui dans un français parfait.

Fuir une mère *« toxique »*, qui jette des objets à la tête des voisins, et fait *« en sorte que tout le monde se sente toujours coupable de quelque chose »*. Gerda avoue lui devoir tout de même la découverte de la peinture hollandaise et l'apprentissage de la musique, joyeusement pratiquée par toute la

famille. Fuir le trauma de la famine endurée pendant la Seconde Guerre mondiale, où elle ne mange que des betteraves pour animaux et n'a pas le cœur à dessiner, sauf quelques croquis d'enfants tirant des fagots de bois dans la neige, pour garder la mémoire de cette époque inimaginable. Fuir les Arts-Déco d'Amsterdam, quand l'établissement a la lubie de consacrer la dernière année d'études à la publicité, après avoir eu le temps de mettre sous ses yeux éblouis cinq albums du Père Castor, signés par le grand illustrateur russe Rojankovsky.

Fuir, jusqu'à l'exil définitif pour la France. À 23 ans, un matin de 1949, Gerda *« décide de faire une croix sur la Hollande »* en descendant du train de nuit, gare du Nord à Paris, un vélo pour tout bagage. Elle vivra dans une chambre de bonne, de pain, de pommes de terre et de margarine Astra, avec trois sous gagnés comme livreuse. Dans la joie et la bonne humeur parce que, chez elle, la simplicité a toujours été à l'honneur. Un legs de son pays natal, où le mépris de classe est nettement moins en vogue qu'en France: *« À Paris, tout me choquait. Le comportement des gens qui avaient de l'argent envers ceux qui n'en avaient pas. L'existence d'escaliers spéciaux pour que les bonnes ne croisent pas leurs patrons dans l'ascenseur. Malgré cela, pour rien au monde je ne serais rentrée en Hollande ! »* Huit ans de psychanalyse lui permettront de comprendre qu'elle avait besoin de se dégager de l'emprise de sa mère. *« Instinctivement, dès l'âge de 14 ans, j'ai su que je gagnerais ma vie en dessinant pour les enfants. Je crois que les adultes me décevaient pas mal. »* »



Son illustration préférée de Marlaguette. « Les bêtes et les enfants, c'est ce que j'ai dessiné de mieux. »



» Gagner sa vie en dessinant pour les enfants, voilà qui est vite dit. Les éditions du Père Castor, qu'elle contacte au début des années 1950 avec une histoire « mal ficelée » de petit Hollandais à Paris, n'ont pas l'habitude de desserrer les cordons de la bourse. *Perlette goutte d'eau, Les Trois Petits Cochons, La Chèvre et les biquets, Le Singe et l'hirondelle...* Gerda Muller signera pour eux, souvent de son seul prénom, une quarantaine d'albums à succès, sans jamais réussir à joindre les deux bouts. Dans son souvenir, elle ne touchait que 1% du prix des ventes d'albums, et encore, seulement après cinquante mille exemplaires vendus. « Si vous écrivez que c'était proche de zéro, vous serez proche de la vérité, déplore-t-elle aujourd'hui. Personne ne pouvait vivre avec cela, vous comprenez ? » Encore moins une mère célibataire de deux enfants, comme c'était son cas. Elle se mord encore les doigts d'avoir naïvement signé à ses débuts un contrat abracadabrant, stipulant que ses illustrations originales appartiennent à son éditeur. Le Père Castor les garde entassées dans un hangar de la banlieue parisienne qui finit par brûler à la fin des années 1960. L'œuvre entière de Gerda Muller s'envole en fumée, à l'exception des planches du *Violon enchanté*, alors chez l'imprimeur. Entre-temps, l'illustratrice a trouvé un gagne-pain tombé du ciel. Les éditions Belin lui « sauvent la vie » en lui proposant de dessiner les images d'une méthode d'apprentissage de la lecture, *Lisons, Lisette*, qui assureront ses arrières pendant plusieurs décennies.

Si elle n'a pas peur d'écorner le mythe du Père Castor, encore célèbre aujourd'hui, c'est qu'elle garde aussi des bons souvenirs de cette période phare de sa création. Les méthodes de travail lui enseignent la rigueur et l'attention aux tout-petits. À l'époque, les éditions ont ouvert une école maternelle alternative, au rez-de-chaussée de leur bâtiment, 131, boulevard Saint-Michel. Quelques enfants de célébrités la fréquentent, et Gerda se souvient même d'avoir remplacé le professeur de dessin, un matin. Sans grand enthousiasme : pour elle, l'univers scolaire a toujours rimé avec calvaire. Chaque semaine, la direction fait monter les élèves par petits groupes, dans l'atelier de fabrication des albums. Silencieusement tapie dans un coin, une pédagogue note leurs réactions face aux planches des ouvrages en préparation.

Les illustrateurs ne sont jamais conviés à ces cérémonies secrètes. « On me rendait ensuite mes dessins, et la pauvre Gerda devait tout refaire en fonction de leurs commentaires ! » s'amuse-t-elle aujourd'hui, admirative, toutefois, de l'infailible acuité des petits observateurs : « Un enfant voit tout. » Aussi ne s'est-elle pas remise d'avoir laissé passer une bourde visuelle, dans *Les Bons Amis*. Elle a remarqué, récemment, presque cinquante ans après la publication du livre, qu'elle avait oublié de dessiner la cagoule rouge du mouton frisé. Page 8, il la porte bien vissée sur la tête, avec les oreilles qui dépassent par des trous prévus à cet effet. Page 9, il ne l'a plus ! Et page 10, la revoilà. « Une erreur impardonnable ! On peut prétexter que le mouton a retiré sa cagoule entre-temps, mais les petits lecteurs ne sont jamais dupes... »

Les animaux qu'elle a préféré dessiner ? Les lapins pour la texture de leur fourrure, et la construction de leur tête. Les ours, qu'elle peint d'abord grossièrement à la gouache, avant de retracer leurs poils au crayon par-dessus. Surtout pas les chats, petits sacs d'os toujours en train de bouger, trop difficile ! « Les croquis de bêtes et d'enfants, c'est ce que j'ai fait de mieux. J'aime travailler avec des petits bâtons carrés ou des crayons ordinaires, il faut que ce soit crayeux, et que je puisse estomper avec mes doigts. »

L'autre jour, elle a cueilli quelques herbes sauvages devant sa maison de retraite, pour dessiner un bouquet. « Mais c'est devenu rare. J'ai 95 ans, ma pauvre ! Mes épaules et mes bras ne suivent plus. » Elle qui aimait tant danser et qui connaissait des dizaines de chansons folkloriques, regrette de ne plus pouvoir se déplacer qu'en Cadillac, le surnom qu'elle donne à son déambulateur. « Se donner la main, faire des rondes jusqu'à l'étourdissement... J'adore la transe ! » Ses sorties sont devenues rares, alors Gerda Muller consulte quotidiennement la météo pour savoir d'où vient le vent, histoire de « garder un contact avec la nature ». Elle a légué ses archives à la BNF, et doit donc faire un saut dans son atelier parisien, pour ranger quelques cartons. « Après, je voudrais bien partir. » Pas fuir. S'en aller le cœur tranquille. En laissant des images si réconfortantes à ceux qui restent ●

1 Éd. du Père Castor.

2 Éd. L'École des loisirs.